

ayant un trésor à sa disposition, ne supporteraient gaiement quelques heures de misère ? Dans ces moments pénibles, il disait quelquefois à sa femme, pour l'éprouver :

— Si nous faisons fondre le lingot ?

La ménagère se contentait de sourire sans rien répondre, sachant bien que son mari plaisantait.

Peters ne craignit plus de recourir à ses voisins : on sollicite sans gêne un service que l'on sait pouvoir rendre. Les voisins avaient toujours été disposés à l'obliger ; s'ils ne l'avaient pas fait jusqu'alors, c'est que le journalier n'avait jamais réclamé leur assistance, et dans ce monde, qui ne demande rien n'a rien.

Bientôt il put se passer de toute aide, son gain suffisait à ses besoins.

Comme on le suppose, le bon Hetzel était souvent le sujet de la conversation des deux époux ; l'origine du lingot d'or causait l'admiration de la ménagère. Elle avait calculé qu'en mettant de côté un groschen chaque jour, dans l'espace de soixante-douze jours elle aurait un thaler, et cinq thalers cinq groschens à la fin d'une année.

Femme qui compte devient économe, et femme économe fait la prospérité d'une maison.

Ainsi qu'on le remarque souvent, un bonheur ne vient jamais seul. Un richard des environs voulut faire défricher une forêt ; Peters autrefois n'aurait jamais osé entreprendre un pareil travail, quoiqu'il en fût capable ; la pauvreté rend timide ; mais il avait acquis de laplomb, il osa et réussit.

Des bénéfices qu'il retira de cette opération il acheta des champs que ses enfants cultivèrent.

Les enfants sont une charge quand ils restent inoccupés ; ils sont la fortune du cultivateur qui sait les employer dans la limite de leurs forces.

Le journalier fit d'autres entreprises. Comme il était honnête et laborieux, on le recherchait ; tous les ans il réalisait d'assez beaux bénéfices, avec lesquels il agrandit son terrain.

La prospérité qui a pour base l'ordre et le travail ne peut que s'accroître ; aussi Peters à cinquante ans était il le plus riche propriétaire du pays.

Il disait souvent à sa campagne :

— Que de bénédictions ne devons-nous pas à la mémoire du charitable Hetzel ! toutes ses prédictions se sont accomplies, nous sommes arrivés à la fortune et nous avons pu conserver intact le lingot d'or.

Un soir d'hiver, un pauvre voyageur vint frapper à la porte du journalier. Celui-ci était humain, il accueillit l'étranger avec bonté et lui donna la meilleure place au foyer. Touché de la bienveillance de ses hôtes, l'inconnu leur raconta ses aventures ; les malheureux ont presque toujours les mêmes : c'est l'éternelle lutte du pauvre contre le besoin. A son tour Peters raconta son histoire. Comme on le pense, le lingot d'or ne fut pas oublié. L'étranger fut émerveillé ; promenant ses regards autour de lui, il ne put s'empêcher de dire à ses hôtes :

— Comment habitez-vous cette misérable chaumière quand vous pouvez posséder une maison confortable ?

— C'est là tout le secret de notre prospérité, fit observer la ménagère ; nous avons compris le père du docteur épargnant un groschen chaque jour.

— Nous n'avons rien changé à notre vie, continua Peters, parce que, habitués aux privations, nous nous trouvons satisfaits du nécessaire. On ne sent pas le besoin de jouissances que l'on ignore ; nos enfants, élevés à l'école de la pauvreté et du travail, ont appris à connaître la valeur de l'argent ; avec notre héritage ils seront heureux, parce qu'ils n'auront pas de goûts au-dessus de leur position.

— Combien vous êtes sages ! dit l'inconnu ; mes parents dans leur tendresse aveugle, m'ont élevé comme s'ils avaient été riches ; il se sont imposé des privations pour

me rendre la vie facile : c'est leur faute si je suis aujourd'hui le plus malheureux des hommes.

— Avez-vous déjà oublié le bienheureux lingot d'or ? s'écria joyeusement Peters.

A ces mots il alla déterrer le trésor caché dans sa cave depuis plus de vingt années.

— Qu'il soit la source de votre fortune comme il l'a été de la mienne, dit-il en présentant le lingot au voyageur.

— Hélas ! dit celui-ci, après avoir examiné le métal, ce n'est qu'un morceau de cuivre.

— C'est impossible ! s'écrièrent à la fois Peters et sa femme.

Celle-ci frotta le lingot sur toutes ses faces et le rendit brillant comme un miroir.

— C'est toujours du cuivre, dit l'étranger, après l'avoir regardé de nouveau ; mais, ajouta-t-il, quels sont ces caractères gravés sur le métal ?

— Nous l'ignorons, dit Peters, nous ne savons pas lire. Alors le voyageur lut ces mots :

“ L'illusion fait plus d'heureux que la vérité ne fait de sages.

“ De même qu'un sot jouit de l'esprit qu'il croit avoir, un pauvre peut jouir d'un trésor qu'il croit posséder.

“ C'est moins la privation que la crainte du lendemain qui fait le malheur du pauvre.

“ Craindre l'avenir, c'est empoisonner le présent et se préparer les maux que l'on redoute.

“ Marche sans peur dans le chemin de la vie ; n'est-tu pas sûr d'arriver à la fin ? ”

L'étranger, après avoir lu, dit à ses hôtes :

J'accepte votre présent avec reconnaissance ; ce morceau de cuivre vaut pour moi plus de trois cents thalers. Outre les enseignements qu'il contient, il vient de m'apprendre que suivre un conseil vaut mieux que trouver un lingot d'or.—*Magasin pittoresque.*

ABRIEN LINDEN.

Discours de Mgr. Dupanloup à l'Assemblée nationale le 27 mars.

Dans la dernière partie de sa séance, la chambre a repris la discussion de la loi sur les établissements de bienfaisance. La veille elle avait voté l'article 1er de ce projet déterminant le mode de nomination des commissions administratives. Une disposition additionnelle avait été proposée par M. Guiraud, tendant à faire figurer parmi les membres de ces commissions le curé de la commune et, dans les localités où siège un conseil presbytéral ou un consistoire israélite, un délégué de chacun de ces conseils. Cet amendement a été vivement soutenu par M. l'évêque d'Orléans, dont nous reproduisons le discours à ce sujet :

Mgr. Dupanloup.— La question a été posée, débattue et résolue provisoirement par la commission et par l'Assemblée elle-même dans un premier vote qui consacrait la présence des ministres de la religion dans les conseils de la charité et de l'assistance publique.

La nécessité de cette intervention avait été exposée en d'éloquentes paroles par le ministre de l'intérieur d'alors, l'honorable M. Victor Lefranc. Le vote était la réparation d'une longue injustice.

Oui, ces fondations, ces hospices, ce patrimoine du pauvre, c'est à nous que vous en êtes redevables.

Cela est incontestable. Nous avons couvert l'Europe et ensuite les deux mondes de maisons hospitalières et d'asiles pour les pauvres. Avant nous, avant le christianisme, il n'y avait pas un seul établissement hospitalier, pas un seul asile pour la souffrance. Nous avons créé le capital de la charité sur la terre.

Les moralistes païens eux-mêmes n'avaient nul souci du pauvre et ils appelaient même la compassion un vice du cœur : *Misericordia animi vitium est.*